

EXPOSITION UN ÂGE DE FER ET DE BÉTON
PHOTOGRAPHIES DE
RIP HOPKINS
du 2 avril au 10 août 2011



CONSEIL GÉNÉRAL DE SEINE ET MARNE

Communiqué	p. 3
Autour de l'exposition	p. 4
Terreur, pitié et objectif photographique	p. 5
« À travers chaque rencontre, je découvre une face cachée des gens. » Interview de Rip Hopkins	p. 8
La rencontre entre Rip Hopkins et l'écrivain Christophe Donner	p. 10
Arrêt sur une œuvre	p. 11
Visuels	p. 13
Biographie de Rip Hopkins	p. 15
Les résidences d'artistes au musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France	p. 16
Le musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, chef-d'œuvre de l'architecte Roland Simounet, a 30 ans !	p. 17
La politique du Conseil général de Seine-et-Marne en faveur des archives, du patrimoine et des musées	p. 19
L'accueil des personnes en situation de handicap dans les musées départementaux	p. 20
Les autres musées départementaux de Seine-et-Marne	p. 21

> Contact presse :

Nadia Deghirmendjian : 01 64 14 71 15

nadia.deghirmendjian@cg77.fr

> Contact sous-direction des musées départementaux

Nathalie Fourcade : 01 64 87 37 41

nathalie.fourcade@cg77.fr

Musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France

Exposition

Un âge de Fer et de Béton Photographies de Rip Hopkins

du 2 avril au 10 août 2011

En 2011, le musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, chef-d'œuvre de l'architecte Roland Simounet, fête ses trente ans. Le Conseil général de Seine-et-Marne a invité le photographe Rip Hopkins à souffler les premières bougies de cet anniversaire dans le cadre d'un projet intitulé « Un âge de Fer et de Béton ». Ainsi, en 2010, dans le cadre d'une résidence d'artiste, Rip Hopkins a réalisé une importante série de photographies nouvelles, centrée sur les personnes qui animent ou qui visitent le musée. Il nous livre une vision de ce lieu vivant et étonnant, établi au cœur d'un site forestier pittoresque et propice à l'imagination poétique.

Jouant avec l'idée que le monde pourrait disparaître en 2012, Rip Hopkins illustre les comportements que nous pourrions adopter si, brusquement, il ne restait que des bribes éparpillées de civilisation et que nous devions tout réinventer, à la manière des hommes préhistoriques. Le musée de Préhistoire comme dernier îlot de subsistance...

Dans ce palais moderne abritant les vestiges ténus d'une humanité à jamais disparue, la trajectoire de Rip Hopkins a croisé celle de l'écrivain **Christophe Donner** qui, l'espace d'un instant, a délaissé les champs de **courses pour écrire, à sa manière, l'histoire d'un musée de fer et de béton, peuplé d'êtres de chair et de sentiments**. Cette rencontre a donné lieu à la publication d'un ouvrage aux Éditions Filigranes. Si Rip Hopkins a demandé à Christophe Donner d'écrire à côté de ses images, c'est moins pour les commenter ou les interpréter que pour prolonger l'acte artistique qui s'est produit au musée de Préhistoire.

« Quelque chose s'est passé chez Rip Hopkins en débarquant au Musée de Préhistoire, à Nemours, le plus méconnu, le moins accessible, le plus "ancien" de France. Une injonction venue de la nuit des temps l'a poussé à réaliser une série de scènes primitives dans lesquelles il a placé ses 60 modèles. De quelle histoire ou de quelle préhistoire s'agit-il ? Celle de l'acte artistique. Dans chaque photo c'est ça. Et c'est pour ça qu'elles sont à la fois différentes et toutes les mêmes. » (Christophe Donner)

Résidences artistiques et art contemporain au musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France

Lieu culturel ouvert et vivant animé par une programmation en lien avec la Préhistoire et l'archéologie, le musée se doit également de créer des passerelles entre le site et les collections et le domaine de la création contemporaine sous toutes ses formes en allant au devant des artistes d'aujourd'hui. Ainsi, tous les deux ans, le Département donne carte blanche à un plasticien. L'artiste est invité à se saisir des lieux pour créer des œuvres in situ et en relation avec le musée, dont certaines resteront de façon pérenne. Cette diversification et cette façon différente de mettre en valeur le lieu et l'activité du musée permettent de porter un autre regard sur la collection permanente. Il est fait en sorte que l'artiste "habite" le lieu. Pari encore tenu avec Rip Hopkins !

Exposition réalisée en partenariat avec la galerie *Le Réverbère* : www.galeriereverbere.com

Site internet de l'artiste : www.riphopkins.com

Ouvrage *Un âge de Fer et de Béton*, Éditions Filigranes, Hors collection, 144 pages, 30€

AUTOUR DE L'EXPOSITION

- **Rencontres / signatures autour du livre *Un âge de Fer et de Béton* avec Rip Hopkins et Christophe Donner**
Samedi 2 avril de 17 h à 20 h
Librairie LE BAL BOOKS - 6, impasse de la Défense 75018 Paris – Tél. : 01 44 70 75 50

- **Rencontre-débat avec Rip Hopkins**
Mardi 5 avril 2011 - 20 heures
En images et en discussion avec Francis Saint-Genez, conservateur du musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, et Nathalie Giraudeau, directrice du Centre Photographique d'Île-de-France, Rip Hopkins présentera son travail de résidence à Nemours. Entre fausses bonnes idées et véritable problématique artistique, entre bonnes images et élaboration d'un objet éditorial cohérent, Rip Hopkins nous entraîne dans une pérégrination au plein cœur de l'acte de création. Avec l'humour décalé et provocateur qui le caractérise, il évoquera la question très sérieuse de la genèse et du murissement d'un projet artistique original.
Au Centre Photographique d'Île-de-France (CPIF)
107 avenue de la République - 77340 Pontault-Combault

- **L'œil du photographe : animation pour les 7-12 ans**
 - **vendredi 15 avril à 10h**
 - **mardi 12 juillet à 14h30**
 - **mardi 26 juillet à 14h30**
 - **mardi 9 août à 14h30**Les enfants s'amuseront à retrouver les lieux choisis par le photographe Rip Hopkins et prendront à leur tour la pose pour créer une composition photographique originale. Chaque participant repartira avec sa photographie !
Sur réservation - 10 participants maximum - Tarif : 2 € par séance - Durée 1h30

- **Ouvrage : *Un âge de Fer et de Béton*, Éditions Filigranes, collection Hors collection, 144 pages, 64 photographies en couleur, 30€ - www.filigranes.com**

TERREUR, PITIE ET OBJECTIF PHOTOGRAPHIQUE

L'œuvre de Rip Hopkins relève-t-elle des ressorts de la tragédie ? Cette question peut prêter à sourire. Un gardien de musée nu devant le *Déjeuner sur l'herbe*¹, des usagers qui se pressent pour attraper leur métro², Rip lui-même travesti dans une salle d'attente de la sécurité sociale³, le vicomte et la vicomtesse Sébastien Barritault du Carpia qui courent en tenant leur tête coupée sur un plateau⁴, des employées de la police de Timisoara qui posent en uniforme telles des meneuses de revue⁵ ou encore cette anglaise excentrique, nue dans son salon, juchée sur un âne à la crinière peinte en vert⁶... Les images qui nous viennent à l'esprit quand on évoque le nom de Rip Hopkins nous éloignent beaucoup du théâtre d'Aristote, de Sophocle ou des grands dramaturges français du 17^{ème} siècle. On aura plutôt tendance à considérer ce jeune et talentueux photographe comme un amuseur public, comme un chanteur de l'insolite et du burlesque – génial certes, sacrifiant toute son énergie à l'esthétique de son art sans aucun doute, mais amuseur tout de même.

Et pourtant, si fantasque soit-il, aucun de ses modèles n'exprime la joie, même à califourchon sur un baudet, à la renverse au sommet d'un noyer ou faisant le poirier en slip de bain et bottes en caoutchouc au milieu d'un champ de maïs⁷. Même ses Anglais les plus loufoques laissent entrevoir une faille douloureuse, comme une ombre tenace dans un décor de rêve. Les lecteurs qui n'avaient pas encore décelé cette griffure sur la toile se diront sans doute, en découvrant ce livre : mais qu'est-il arrivé à Rip Hopkins, à Nemours, pour qu'il nous livre des images aussi noires ? A-t-il été gagné par le désespoir, à l'ombre de ce sous-bois humide et de ces murs gris et sévères ? Ou alors est-ce le fait de ces gens du Gâtinais ? La région, le climat, l'ambiance sociale et culturelle locale leur imprimerait-ils une mélancolie profonde ?

Supposons, le temps d'un paragraphe, que ce sentiment de désolation qui saute aux yeux quand on feuillette l'ouvrage de Nemours, tient aux modèles photographiés. Quelle impudeur, alors, de la part de ces volontaires - agents du musée, visiteurs, habitants de la région - de s'être ainsi livrés à de pathétiques exhibitions de leur intimité et de leurs fragilités. On peine à imaginer le mal dont souffre cet homme qui peint son corps nu du gris des murs du musée. Quelle folie, passagère ou chronique, a bien pu frapper cette employée d'une entreprise de pompes funèbres ensevelie presque nue dans le parc du musée ? On s'interroge de même sur le sentiment curieux qui a poussé Madame le Maire de Nemours à se faire tirer le portrait, des gants d'égoutier sur les tempes, ou sur la confusion qui peut régner chez cette vieille dame, en apparence respectable, qui se laisse aller à vandaliser le photocopieur d'une institution publique... Quelle obscénité ce serait, de la part du photographe, de faire son miel de pareilles tentations malsaines. Pour quel profit ? Artistique ? La portée en serait très faible. Documentaire ? On reste impuissant à trouver dans ces images un contenu ethnographique utilisable.

L'hypothèse de la folie ou de l'exhibitionnisme des modèles a d'autant moins de sens que, si l'on regarde attentivement l'ensemble des photographies à la recherche de l'impudeur, de la légèreté, de l'indécence ou de la fleur du scandale, on ne les y trouvera pas. D'aucuns, par le passé, ont cherché toutes ces complications dans le travail de Rip Hopkins, mais ils l'ont fait à leurs dépens, sans convaincre. Certes, on rencontrera, ça et là, des situations décalées, des attitudes ou des expressions angoissantes ou dérangeantes, mais on aura beau retourner ces images dans tous les sens, aucune n'est scabreuse et aucune ne dessert les personnes photographiées.

Bien au contraire, toutes les magnifient. Dans sa nudité directe et crue, notre employée des pompes

¹ Cyrille et le *Déjeuner sur l'herbe*, série *Muses d'Orsay*, 2006

² Série *Too late !*

³ *La sécurité sociale*, Série *Rip la France*

⁴ *Le Monde*, hors-série, *La Révolution en héritage*, Paris, juin-juillet 2009, pp. 56-57

⁵ Série *Romanian Rip*, 2008

⁶ *Another Country*, Paris, 2010, Editions Filigranes, p. 35

⁷ *Another Country*, Paris, 2010, Editions Filigranes, p. 35, 80 et 62

funèbres rayonne d'une force et d'une beauté formelles que seuls les plus grands maîtres ont su coucher sur leur toile. En la voyant, comment ne pas penser aux *Funérailles d'Atala*⁸ par Girodet ? La lumière suave et dorée qui confère sa douceur et son unité à la photographie nous transporte presque inconsciemment jusqu'à Sienne : devant l'objectif de Rip Hopkins, Marie Faivre se confond un instant avec les vierges sur fond d'or de Simone Martini⁹. Comment, encore, ne pas voir dans la grandiloquence cinématographique de cet homme couché, jouant au billard avec un manche à balai, la majesté de Jean-Paul Belmondo dans un Truffaut, un Godard ou un Sautet ?

Rip Hopkins s'intéresse réellement aux personnes qu'il photographie. Les aime-t-il ? Disons qu'au minimum, il aime ce contact et ces échanges privilégiés qui se nouent dans la discussion avant les prises de vues. La confiance s'installe d'emblée, les langues se délient, Rip scanne la personne de son regard perçant d'aspic, il écoute attentivement, parfois d'un air absent. Il saisit au vol un détail biographique, souvent insignifiant, à partir duquel il imagine un scénario et une mise en scène qui viendront prendre leur place dans la grande architecture d'ensemble des ses photographies. Ce détail du parcours d'une personne, l'artiste le transforme et le rend méconnaissable en l'intégrant à une histoire totalement nouvelle. Il unifie ce patchwork de vies dans une scénographie complète. À cet égard, le parallèle avec le théâtre antique est encore saisissant.

Au cours de la conversation, concentré à l'extrême, il place déjà son modèle dans le cadre qu'il a souvent imaginé et travaillé des heures auparavant. Avant même que la personne n'arrive, il a arpenté le musée en tous sens, cherché la meilleure lumière, l'angle de vue le plus approprié, le cadrage le plus adéquat. Souvent même, il photographie le lieu vide où il viendra ensuite poser son modèle. Mais parfois, une idée nouvelle de scénario naît directement de la discussion avec la personne et requiert un cadre très différent de celui choisi au départ. Le travail sur le lieu doit être recommencé, la prise de vues sera plus longue que prévue, le modèle l'accepte. La connivence qui s'est instaurée, ces confidences, ce regard acéré que l'artiste porte sur les gens, leur caractère et leur existence, cette proximité ou cette fascination qui s'installe font de Rip Hopkins un portraitiste hors du commun.

Mais proximité ou fascination, quand elle s'applique à certains personnages, parfois glace le sang. Un jour, je rencontre Rip errant dans les salles du musée, à la recherche d'une idée, d'un point de vue intéressant sur l'architecture. Il me parle alors de son travail et évoque Médecins sans Frontières, les missions qu'il a menées dans des pays en guerre.

« Tu sais, Francis, j'ai fait le portrait de chefs de guerre, en Afrique. Ces hommes avaient tué des milliers de gens... »

Il sourit. Il est hilare, comme le sont les enfants quand ils racontent des choses affreuses, avec la certitude qu'ils choqueront leurs parents. Le fait est là, implacable, que naïvement on avait occulté : même en présence des plus abominables dictateurs, confronté à des monstres sanguinaires, en face des pires atrocités de l'humanité, si une certaine proximité ne s'installe pas, photographier est impossible.

À nouveau, la comparaison avec le théâtre nous vient à l'esprit car, une fois qu'il a approché les tourments secrets des âmes, mis le doigt sur des pensées cachées et parfois invouables, le photographe opère une distanciation esthétique avec ce qu'il a choisi de représenter. Comme dans la conception aristotélicienne de l'art dramatique, par le biais de l'esthétisation du réel, la photographie montre des sentiments et des réalités dérangeants, et invite ainsi chacun à s'identifier au modèle.

⁸ Atala au tombeau dit aussi Les funérailles d'Atala, Girodet Trioson, 1808, Paris, Musée du Louvre

⁹ Simone Martini est un peintre italien, né à Sienne en 1284 et mort en Avignon en 1344.

Repérage de la scène et préparation du décor, élaboration d'un scénario et d'une mise en scène, mise en condition de l'acteur/modèle précèdent le flot impressionnant des centaines de photographies qui jaillit à chaque prise de vues. Mais construire l'image juste, ce n'est pas seulement jouer la bonne scène, dans le bon cadre et de la bonne manière, même si c'est un préalable indispensable. Il faut encore que cette image trouve sa place dans le projet global et résiste au cœur de la série. Le choix des scènes à conserver et l'attention portée au schéma d'ensemble rapprochent encore un peu plus l'art de Rip Hopkins de celui du théâtre. Ainsi, de nombreuses photographies, bien que très belles, ont été écartées car elles ne s'accordaient pas à la composition d'ensemble.

Mais la tragédie classique repose sur des fondements solides, sur des règles strictes : unité de lieu, de temps, et d'action. Ces exigences se retrouvent-elles dans le travail de Rip Hopkins ?

L'unité de lieu est imposée par la commande: ce sera Nemours, le musée de Préhistoire et nulle part ailleurs ! Pareille contrainte, Rip Hopkins n'y est pas souvent confronté, lui qui multiplie les endroits et les situations à l'envi. Le voilà claquemuré dans une version modernisée du théâtre antique d'Épidaure: une scène de béton et de verre adossée à une colline boisée. À la manière dont Corneille plaçait l'intrigue de ses tragédies dans plusieurs pièces d'un même palais, Rip Hopkins dispose de tous les espaces du musée. C'est sa seule liberté.

L'unité de temps est centrale dans le cycle des photographies de Nemours. Elle a été dictée également par la commande et par l'architecture du musée : les photographies montreront le cycle des saisons, si présent dans ce lieu largement ouvert sur une nature toujours changeante. Le printemps, l'été, l'automne, la neige disent le temps de l'intrigue et rythment le déroulé des photographies.

L'unité d'action, enfin, est donnée par la grande histoire tragique que chaque photographie relaie et enrichit en proposant sa propre intrigue secondaire. Cette histoire et ces intrigues ne sont pas univoques : au contraire, les images livrées par Rip Hopkins se prêtent à de multiples interprétations. La lecture profondément originale et drôle qu'en propose Christophe Donner montre comment elles peuvent rencontrer les univers les plus singuliers et les imaginations les plus romanesques, pour en ressortir plus percutantes encore. Ces photographies parlent au plus grand nombre car elles sont des images théâtralisées et ce théâtre n'est pas un récit mais une imitation, une *mimésis*, de l'humanité en action. Cette imitation, permise par le jeu des modèles devenus acteurs, a pour fonction de frapper les émotions et l'imagination du spectateur. Elle produit nécessairement des réactions, qui varient selon les individus qu'elle atteint.

Au-delà des émotions suscitées par les images, se pose clairement la question de la fonction cathartique du travail photographique de Rip Hopkins. Aristote nous enseigne que la catharsis est une forme d'épuration des passions par le moyen de la représentation dramatique. Le jeu scénique doit susciter la terreur et la pitié afin d'expurger ces passions chez le spectateur. Grâce au jeu des acteurs, par le biais de la mise en scène et de l'esthétique, le théâtre donne à voir des sentiments universels capables d'atteindre la sensibilité de tous les hommes et, par une sorte de thérapie dramatique, il leur offre un regard distancié sur la condition humaine. Rip Hopkins obtient le même résultat par la composition de ses images et par la construction de ses ensembles photographiques. À partir d'éléments particuliers, cueillis dans les vies des personnes qu'il représente, en travaillant ce matériau brut qu'il scénarise et qu'il transforme esthétiquement, il dévoile des émotions, des sentiments, des histoires de l'âme dont le message universel nous touche en plein cœur.

Francis Saint-Genez,
Conservateur du Patrimoine
Responsable du musée départemental de Préhistoire d'Ile-de-France
Commissaire de l'exposition

« À travers chaque rencontre, je découvre une face cachée des gens. »

Comment choisissez-vous vos modèles ?

Ce sont eux qui m'ont sélectionné... Car à chacune de mes résidences au musée – j'ai élaboré cette série tout au long d'une année de travail - nous avons passé des petites annonces dans la presse locale. J'ai donc photographié des personnes qui travaillent au sein même de l'établissement, mais j'ai aussi rencontré des volontaires que je recevais dans mon bureau, comme si c'était un entretien d'embauche. J'asseyais de comprendre leur fonctionnement, leurs intérêts, leur moteur et leur état d'esprit ou de savoir s'ils faisaient dans la vie quelque chose d'étonnant. L'une des photographies les plus surprenantes est ainsi celle d'un comptable de métier, passionné par l'art du *bondage*, qui s'est attaché, ficelé lui-même pour la prise de vue. À travers chaque rencontre, je découvre une face cachée des gens. Chacun révèle une certaine excentricité, qu'il pense être une normalité. Si j'avais au préalable établi des scénarios, quand je voyais qu'ils ne correspondaient pas à la personne, j'en inventais un nouveau ou je me baladais avec elle dans le musée. Je la laissais réagir aux différents endroits, manifester sa surprise afin de s'approprier une partie du lieu. À partir de là, nous pouvions repenser une histoire.

Comment avez-vous pris en compte l'architecture du musée ?

Dans l'ensemble de mes travaux, je tente de faire en sorte que l'architecture ou le paysage qui la conditionne, soit présent, à travers les matériaux ou les textures. Ce musée est un mélange de verre et de béton, entouré principalement de chênes. J'y suis venu pendant quatre saisons différentes, durant lesquelles les couleurs et les lumières variaient énormément, tout comme la façade du musée, en fonction de l'humidité. Chaque image contient une référence à cette architecture. Il faut savoir que j'avais commencé des études d'architecture à Londres et que ma mère, exerçant ce métier, me faisait visiter des chantiers dans les années 1970. Durant mon enfance, elle travaillait sur le même type de bâtiment que ce musée, qui est à mes yeux une œuvre d'art en soi, une sculpture. Après la Révolution, une fois que les églises aient été dépouillées de leurs biens, les Français ont construit des musées pour vénérer Dieu. Je trouve que celui-ci propose des volumes similaires à ceux d'une église. C'est un centre de vénération d'un homme qui aurait existé il y a très longtemps.

Est-ce aussi pour cela que vous avez développé la thématique d'un retour au primitivisme ?

Par rapport au musée de Préhistoire des Eyzies ou à la grotte de Lascaux, ce musée est consacré aux techniques de survie de l'homme préhistorique. C'est aussi un lieu très pédagogique qui permet d'apprendre comment il faisait du feu, chassait ou utilisait la peau des animaux pour se créer des vêtements... Plus qu'à l'esthétique préhistorique, Nemours s'attache à la fonctionnalité du quotidien de l'homme préhistorique. Il montre aussi qu'à l'inverse de nos *a priori*, cet homme était très ingénieux en arrivant à survivre avec ce qui l'entourait dans un rayon de cinquante kilomètres autour de lui. Je me suis par conséquent posé la question : Que se passerait-il si nous étions privés de notre confort moderne ? Nous sommes de plus en plus infantilisés et éloignés de notre condition d'humain, en étant entourés d'environnements aseptisés et clos. Cela m'intéressait de mettre mes modèles dans des situations extrêmes.

Est-ce pour cette raison que vous avez demandé à certains d'être nus ?

La nudité est toujours affichée pour évoquer une fonction. J'ai imaginé, par exemple, une scène de douche, que normalement on prend nu... Une autre image invoque la mort. En général, on est sans vêtement dans une morgue... Un autre cliché met en situation un homme chez lui la nuit, comme s'il se relevait pour aller à la salle de bain, ce que l'on fait aussi souvent nu... L'un de mes modèles, ancienne styliste, s'est habillée d'une simple feuille de papier, comme s'il n'existait plus que cela pour se vêtir. Il est amusant de constater que les enfants analysent beaucoup plus simplement ces images.

Voulez-vous provoquer également une réflexion sur l'écologie et l'économie ?

Je pense que dans le futur, la vie sera très difficile. Beaucoup moins de moyens et moins d'argent seront en circulation. Le monde sera encore bien plus enclin à la compétition. Les gens ont peur. Contrairement à ma précédente série, *Another Country*, qui montrait, avec humour, comment se comportent les Britanniques en France, *Un âge de Fer et de Béton* est pour moi un travail dur. C'est une ode à notre part d'humain qui est en train de se perdre.

Propos recueillis par Marie Maertens
Février 2011

LA RENCONTRE ENTRE RIP HOPKINS ET L'ÉCRIVAIN CHRISTOPHE DONNER

Dans ce palais moderne abritant les vestiges ténus d'une humanité à jamais disparue, la trajectoire de Rip Hopkins a croisé celle de l'écrivain Christophe Donner qui, l'espace d'un instant, a délaissé les champs de courses pour écrire, à sa manière, l'histoire d'un musée de fer et de béton, peuplé d'êtres de chair et de sentiments. Cette rencontre a donné lieu à la publication de l'ouvrage *Un âge de Fer et de Béton* aux Editions Filigranes qui comporte 64 photographies en couleur de Rip Hopkins, dont l'intégralité des images de l'exposition, et un texte original de l'écrivain Christophe Donner.

Si Rip Hopkins a demandé à Christophe Donner d'écrire à côté de ses images, c'est moins pour les commenter ou les interpréter que pour prolonger l'acte artistique qui s'est produit au musée de Préhistoire :

Si les photographes, les peintres, et je dois maintenant ajouter les installateurs, ont tant besoin que les écrivains écrivent sur leurs images, c'est moins pour commenter l'œuvre ou l'interpréter que pour en prolonger l'effet, sous forme d'écho.

**Christophe Donner
Un âge de Fer et de Béton (extrait)**

Christophe Donner est né et vit à Paris. Après une brève carrière d'acteur (*What a Flash !*, 1971), il travaille comme monteur de films et publie son premier livre en 1981 (*Petit Joseph*, Fayard) qui sera adapté au cinéma par Jean-Michel Barjol. Il réalise son premier court métrage en 1987 (*Préfiguration d'un souvenir*). En 1991, il publie chez Grasset *L'esprit de vengeance*, un récit autour de la personne de son grand-père Jean Gosset, héros de la résistance, mort en déportation. Le livre sera l'objet de censure et pendant un temps, Christophe Donner n'écrira alors plus que des livres pour enfants (*Je mens, je respire*). Il voyage (Mexique, Nicaragua, Inde, Russie, Sénégal) et, de ce dernier pays, il rapporte des récits sans queue ni tête (*Quand je suis devenu fou*, 1998) et des films (*Anatomie d'un miracle*, 1999). Malgré un manque quasi absolu de succès, il parvient à publier plus de cinquante livres, dont certains ont été adaptés au théâtre, et à réaliser une demi-douzaine de films

Que ce soit pour un livre ou pour un article, on me demande toujours d'écrire "un petit texte", une "quatrième de couverture", un "chapeau". Ça m'agace, je voudrais que mon texte n'ait pas besoin d'être présenté, expliqué, chapeauté ni résumé par un autre texte, car je sais bien qu'après on va me demander de résumer le petit texte, faire un pitch, jusqu'à la phrase finale : « En deux mots, M. Donner, c'est quoi votre livre ? ». En deux mots.

**Christophe Donner
Un âge de Fer et de Béton (extrait – p.117)**



On a découvert cet après-midi le corps inanimé du comptable de la Silex & Fils. Un gentil garçon qui était venu me chercher à la gare.

Georges, Jacques, Florian, Damien, je ne me souviens plus de son nom. Il m'avait demandé ce que j'avais l'intention d'écrire sur l'entreprise. Comme je n'en savais rien, on a parlé d'autre chose, de son métier, sa place au sein de la Silex & Fils. Je n'ai pas bien compris en quoi consistait son job. Je crois qu'il faisait des recherches autour de l'économie sociale.

– Ah, ai-je risqué, vous êtes économiste !

– Hum hum...

– Les économistes sont nos oracles modernes !

– Pas du tout, l'économie est une science !

– Une science de la divination.

– De la prévoyance.

– C'est ce que je dis : vous serez bientôt dépassés par les climatologues.

– Pardon ?

– L'économie est entièrement dépendante du climat. Or le climat, il dépend de quoi ?

Heureusement, le trajet était court pour arriver à l'usine, j'ai senti qu'il n'était pas du tout d'accord avec ma critique de notre « société de la prévision des catastrophes ». On s'est promis de reprendre cette discussion quand il me raccompagnerait à la gare dans la soirée. Seulement voilà, le destin a frappé.

– Je l'aimais beaucoup, me chuchote Rip Hopkins en se penchant sur sa victime pour savoir si elle sent « la bacon ».

Et le voilà qui pleurniche comme si ça pouvait lui servir d'alibi. Ou de circonstances atténuantes. « Je l'aimais beaucoup », les assassins sont parfois d'un sentimentalisme, c'est désarmant. Je l'ai secoué (il était plein de larmes).

– Tu vas trop loin, Rip. Si tu zigouilles les mécènes et les copains des mécènes, tu vas te

retrouver à faire des photos vues du ciel ou des trucs comme ça.

– Cette salopard voulait nous faire chanter. Il savait pour la lardon dans la saladier...

– Chercheur dix ans, maître chanteur tout le restant. Combien de fric il t'a demandé ?

– Rien. Pas de fric. Il voulait poser nu devant l'appareil. Depuis que l'article avec le photo est passé dans la journal avec le photo de la bébé dans la saladier, ça n'arrête pas, ils téléphonent, ils sonnent à la portail : « Je viens pour l'annonce porno. » Et moi, bonne poire, je les prends en photo. Mais c'est un folie...

– Une folie, Rip.

– Oui, c'est ça, je ne peux quand même pas accueillir tout le misère narcissique de la région !

– Tu as raison.

– Quand il m'a dit : photographiez-moi à poil ou je vous dénonce, je lui ai dit OK, mon gars, pas de problème, désape-toi. Ce qu'il a fait illico presto. Je lui ai demandé de monter sur la rebord du fenêtre. Il était tellement excité, tellement jouasse que je lui ai demandé de reculer un peu, il a reculé. Et voilà. Franchement, je ne pensais pas que ça serait aussi facile. Une accident bête, quoi.

– Il faut faire passer ça pour un suicide. Une épidémie de suicides dans l'entreprise. Le truc fait fureur en ce moment. Ça rentre pile dans ma théorie de la société de la prévision des catastrophes.

Je voudrais expliquer cette théorie à Rip Hopkins qui ne m'écoute pas car les Anglais se moquent des théories. C'est d'ailleurs pour ça que Marx s'est réfugié à Londres. Et plus tard Freud.

– Toutes les théories, depuis les Grecs, sont fondées sur la peur, et subséquemment sur l'annonce d'une catastrophe. Marx annonce la catastrophe capitaliste. Guy Debord annonce la catastrophe du spectacle, Gore annonce la catastrophe écologique. Les épidémiologistes ne peuvent plus se faire entendre qu'en annonçant des catastrophes virales, les économistes, des catastrophes bancaires.

– Qui arrivent.

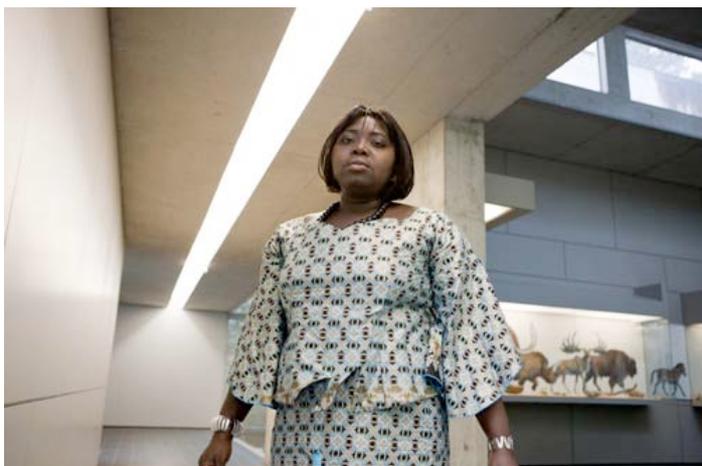
– Mais qu'il n'a servi à rien de prédire. Sinon au prestige des oracles. Debord n'a pas empêché la société de devenir celle du spectacle, il a juste réussi à se faire passer pour un malin. Et Gore n'empêchera pas la planète de se réchauffer, si elle se réchauffe. Quant aux virus, là, il y aurait beaucoup à dire.

– Tu es contre le vaccination ?

– Grrrrrrrr.

Christophe Donner

Un âge de Fer et de Béton (extrait – p.130-131)



Afanou Dossou-Gavon © Rip Hopkins



Florent Cuaz © Rip Hopkins



Florent Champy © Rip Hopkins



Marie Faivre © Rip Hopkins



Perrine Petit © Rip Hopkins



Marie-Sophie Alix © Rip Hopkins

Né à Sheffield (Royaume-Uni) en 1972, Rip Hopkins est diplômé de l'École Nationale Supérieure de Création Industrielle (ENSCI) de Paris.



Pendant près de dix ans, en collaboration avec Médecins Sans Frontières, il a réalisé des reportages photographiques et des documentaires sur les populations en danger aux quatre coins du monde. En 1996, il devient membre de l'Agence Vu. Distingué par plusieurs bourses et prix prestigieux (la bourse Mosaïque, le prix Kodak du jeune photo reporter, *l'Observer Hodge Award*, la bourse de la fondation Hachette, le prix de la Fondation HSBC pour la Photographie, la bourse du Fiacre, etc.), son travail figure parmi plusieurs collections publiques et privées internationales (Centre Georges Pompidou, Fond National d'Art Contemporain, Fondation Guerlain, Fondation HSBC, etc.).

Pratiquant la photographie depuis l'âge de dix ans, Rip Hopkins est sans cesse à la recherche de nouveaux terrains d'expérimentation et de nouveaux défis artistiques. À côté d'une activité importante pour la presse et la publicité, il développe des projets très personnels. Qu'il pratique des genres aussi différents que le portrait ou le paysage, son style atypique, au point de rencontre de la photographie documentaire et de l'expression artistique, met l'humain au centre de son œuvre. Doué d'un tact fin et d'une capacité à saisir les situations et les caractères en une fraction de seconde, Rip Hopkins dévoile des histoires particulières et met en scène des trajectoires singulières qui, paradoxalement, nous disent l'universalité des comportements et des sentiments humains.

Depuis 2002, il est représenté par la galerie Le Réverbère à Lyon, (www.galerielereverbere.com).

Site internet de l'artiste : www.riphopkins.com

LES RESIDENCES D'ARTISTES AU MUSEE DEPARTEMENTAL DE PREHISTOIRE D'ILE-DE-FRANCE

Un musée connaît un public fidèle. Il se constitue de spécialistes, d'amateurs, de néophytes curieux et de nombreux scolaires pour qui la visite de ce genre d'établissement fait échos aux cours, les rendant immédiatement plus vivants. Mais le musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France, œuvre de l'architecte Roland Simounet, protégé au titre des monuments historiques et labellisé « Patrimoine du XX^e siècle », témoigne aussi de la politique culturelle du Conseil général de Seine-et-Marne. En accord avec les actions menées dans les cinq musées départementaux, mais également dans les autres lieux à vocation culturelle, il se veut un lieu de dialogue ouvert à la création contemporaine.

Lieu culturel ouvert et vivant animé par des expositions en lien avec la Préhistoire et l'archéologie, par des conférences, des ateliers et des spectacles, le musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France se doit également de créer des passerelles entre le site, les collections et le domaine de la création contemporaine sous toutes ses formes - arts plastiques, photographie, littérature, arts du spectacle, etc.- en allant au devant des artistes d'aujourd'hui.

Ainsi, tous les deux ans, le musée de la Préhistoire d'Île-de-France donne carte blanche à un plasticien. L'artiste est invité à se saisir des lieux pour créer des œuvres in situ et en relation avec le musée, dont certaines resteront de façon pérenne au musée.

En 2009, c'est le peintre et sculpteur Jean-Paul Marcheschi qui a ouvert le bal par une exposition monographique. Quatre de ses œuvres restent à demeure, dans le sous-bois (*Horus* et *l'Acrobate*) et au cœur des collections archéologiques (*Le Nocher* et *Le Plongeur*).

Puis, à partir du 2 octobre 2011 jusqu'au 23 septembre 2012, le musée accueillera la première rétrospective du travail d'Élisabeth Daynès et de son atelier. Plasticienne de renommée internationale, Élisabeth Daynès redonne un visage et un corps à des hommes fossiles disparus parfois depuis plusieurs millions d'années. L'exposition présentera plusieurs reconstitutions et toutes les étapes de son travail grâce à des photographies d'art réalisées dans l'atelier, des vidéos et des moulages intermédiaires. Dans ce cadre, le musée lui a passé commande d'une reconstitution d'un homme du Néolithique dont le squelette est issu des collections départementales. Le personnage commandé pour l'exposition sera intégré au parcours permanent du musée.

Comme l'explique Francis Saint-Genez, responsable du musée : « Cette diversification et cette façon différente de mettre en valeur le lieu et l'activité du musée permettent de porter un autre regard sur la collection permanente. [...] Je fais en sorte que l'artiste « habite » le lieu... ».
Pari encore tenu avec Rip Hopkins.

LE MUSEE DEPARTEMENTAL DE PREHISTOIRE D'ILE-DE-FRANCE, CHEF-D'ŒUVRE DE L'ARCHITECTE ROLAND SIMOUNET, A 30 ANS

Le musée présente la Préhistoire régionale depuis les premières traces de la présence humaine jusqu'à la fin de l'âge du Fer.

Souvent visité pour ses collections, le musée mérite de l'être aussi pour son architecture. Conçu par l'architecte Roland Simounet, il est aujourd'hui inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques et porte le label « Patrimoine du XX^{ème} siècle ».

C'est un environnement archéologique privilégié – à proximité immédiate des sites paléolithiques de Beauregard, du célèbre campement magdalénien de Pincevent et non loin des sites majeurs des gravières de la Petite-Seine – qui explique l'implantation du musée sur la commune de Nemours.

À l'issue d'un concours organisé par le Conseil général de Seine-et-Marne, c'est le projet de l'architecte-urbaniste Roland Simounet qui a été retenu en 1975.

Au commencement du projet, la préoccupation principale de Roland Simounet était de fondre le bâtiment dans l'environnement boisé et rocheux du musée. Il fit donc le choix d'une construction largement ouverte sur l'extérieur par de grandes baies vitrées. Disciple du Corbusier, il a conçu une construction en béton brut de décoffrage. De plan carré, adossé à la pente naturelle du terrain, le bâtiment se développe sur plusieurs niveaux. Les salles sont étagées en fonction de cette pente et des rampes permettent de circuler des unes aux autres.

Roland Simounet a essayé de respecter l'environnement végétal et minéral autant que possible. Il a choisi le béton comme principal matériau de construction parce que sa texture brute et rugueuse rappelle les blocs de grès du sous-bois. Avec le temps, le béton a pris une patine similaire à celle de la pierre. Par ailleurs, la verticalité des coffrages, visible sur les murs, et celle des descentes d'eaux pluviales rappellent les grands pins élancés de la forêt.

Le parcours du musée est chronologique. Chaque période est présentée dans deux salles séparées par des jardins extérieurs qui évoquent une partie des espèces végétales de l'époque concernée. Ces jardins sont présentés comme une collection dans une vitrine. La transparence des vitrages permet d'apprécier la profondeur du bâtiment mais aussi de se repérer par rapport à l'ensemble des salles du musée. Privilégier la lumière naturelle dans la construction du musée était un des principes fondamentaux de Roland Simounet : ainsi, les grandes baies vitrées diffusent une lumière directe. En toiture, les sheds (ressauts en toiture ajourés de fenêtres hautes), permettent d'amener une lumière zénithale. Ces aménagements architecturaux ressemblent à des créneaux de forteresse.

Bâtiment et vitrines ont également été conçus par l'architecte. La présentation est d'une grande sobriété afin de valoriser couleurs et patines des pièces archéologiques. Trois principales couleurs sont présentes dans la construction :

- le noir du sol réalisé en ardoise ;
- le gris du béton et de la peinture des boiseries, des baies et des vitrines ;
- le blanc du revêtement des plafonds

Musée départemental de Préhistoire d'Île-de-France

48 avenue Étienne Dailly - 77140 Nemours

Tél.: 01 64 78 54 80 - Fax : 01 64 78 54 89 - prehistoire@cg77.fr

Ouvert tous les jours sauf le mercredi, de 10h à 12h30 et de 14h à 17h30, et jusqu'à 18h en juillet et août. Fermé les 1er mai, 25 décembre et 1er janvier.

- **Accueil des groupes** en visite libre ou visite guidée sur réservation
- **Accueil des personnes en situation de handicap :**
 - **Confort de visite**
 - Salles d'exposition et collections permanentes accessibles avec aide aux personnes en situation de handicap moteur, toilettes adaptées.
 - Accueil et salle de conférence équipés en boucle magnétique pour personnes malentendantes appareillées.
 - **Animations adaptées :**
 - Parcours découverte des collections au moyen de 7 boîtes tactiles avec livret d'accompagnement en Braille et en gros caractères pour mal et non voyants.
 - Visites adaptées aux groupes de personnes en situation de handicap mental et visuel sur réservation.
- **Tarifs :**
 - **Droits d'entrée :**
 - **Visiteurs individuels :** Plein tarif : 3 € / Tarif réduit : 2 € (de 19 à 25 ans inclus, plus de 60 ans, bénéficiaires du chèque-vacances et de l'AAH et leur accompagnateur) / Gratuit : moins de 19 ans, bénéficiaires du RSA, de l'API, de l'APA et de la CMU, demandeurs d'emploi, étudiants, victimes de guerre et leur accompagnateur
 - **Groupes à partir de 15 personnes :** Gratuit : scolaires et étudiants, centres de loisirs, secteur social et du handicap / Tourisme et comités d'entreprise : 2, 40 € / personne / Autres groupes : 2, 70 € / personne
 - **Activités de médiation :** coût en sus du droit d'entrée. Se renseigner auprès du musée.
- **Accès :**
 - Route départementale 607
 - Autoroute A6
 - SNCF au départ de Paris / Gare de Lyon, direction Montargis, arrêt Nemours/Saint-Pierre. Transport urbain de la gare au musée.

LA POLITIQUE DU CONSEIL GENERAL DE SEINE-ET-MARNE EN FAVEUR DES ARCHIVES, DU PATRIMOINE ET DES MUSEES

La Seine-et-Marne dispose d'une réelle qualité d'offre culturelle et touristique. Le Conseil général de Seine-et-Marne encourage la création artistique et fait du patrimoine un élément de lien social à travers sa politique de diffusion des collections, d'animation et d'accueil pour tous.

Pour dynamiser et valoriser ses Archives départementales, le Conseil général poursuit :

- l'enrichissement des collections et leur numérisation,
- des actions en direction du public scolaire avec le service éducatif et culturel et en direction du grand public par l'intermédiaire du site Internet (à construire),
- la mise en place d'une aide spécifique pour les étudiants qui souhaitent effectuer un travail de recherche sur la Seine-et-Marne,
- le soutien aux communes et intercommunalités pour restaurer et numériser leurs archives.

Pour assurer le rayonnement de son patrimoine départemental, le Conseil général encourage:

- l'organisation de colloques et de journées scientifiques,
- la création de documents spécifiques pour les circuits touristiques,
- les présences artistiques par des créations contemporaines ou des représentations de spectacle vivant,
- la restauration et l'aménagement du château de Blandy-lès-Tours,
- le soutien aux communes pour l'entretien et la restauration du patrimoine historique,
- la mise en valeur de son patrimoine industriel.

Pour améliorer la qualité de l'offre de ses musées départementaux, le Conseil général accompagne leur développement par :

- une dynamique de réseau entre les musées, leurs publics et leur programmation culturelle,
- des actions transversales avec la Médiathèque, la Direction des Affaires Culturelles, Act'Art, la Direction de l'Education et le Comité Départemental du Tourisme,
- une harmonisation de leurs conditions d'accès (tarifs et horaires),
- l'amélioration de l'accueil des publics spécifiques (séniors, handicapés et jeunes) et notamment des collégiens par la mise en place d'une aide au transport,
- la qualité de la scénographie des expositions et l'enrichissement de leurs collections.

Depuis la création du premier musée départemental de Seine-et-Marne en 1981 – le musée de Préhistoire d'Ile-de-France - le nombre des musées a été multiplié par cinq : création du musée Stéphane Mallarmé (1992), du musée des Pays de Seine-et-Marne (1995), prise en charge du musée de l'École de Barbizon depuis 2004 et enfin, réhabilitation du jardin-musée Bourdelle (2005).

L'ACCUEIL DES PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP DANS LES MUSEES DEPARTEMENTAUX

Le Département de Seine-et-Marne a entrepris une démarche en faveur de l'accueil des personnes en situation de handicap en l'inscrivant comme une priorité de ses actions

Depuis 2005 :

- mise en place d'un groupe de travail constitué de référents handicap dans chaque musée ;
- participation au rassemblement des établissements culturels pour l'accessibilité (RECA) – ministère de la culture et de la Communication, présidé par Universcience ;
- sensibilisation des agents des musées départementaux aux différents handicaps et formation à l'accueil des personnes handicapées ;
- mise en œuvre d'initiatives communes et d'actions de médiation adaptées ;
- partenariat avec les associations représentatives des personnes handicapées et les structures d'accueil ;
- expositions et animations adaptées à partir des collections permanentes.

Outils de médiation et équipements adaptés :

HANDICAP MENTAL

- mise en place de visites adaptées dans les 5 musées départementaux.

HANDICAP VISUEL

- musée de Préhistoire d'Île-de-France : création de 7 boîtes tactiles à partir des collections permanentes, avec livret d'accompagnement en Braille et en gros caractères ; visites adaptées sur réservation.
- jardin-musée Bourdelle : création d'un plan-relief tactile du jardin-musée ; visites adaptées sur réservation.
- musée Stéphane Mallarmé : création d'un audioguide avec visite guidée audiodescriptive pour mal ou non voyants accompagnés ; livret d'accompagnement en Braille et documents thermogonflés ; visites adaptées sur réservation ; création d'un fac simulé tactile de l'œuvre de Gauguin.
- réalisation de livrets en gros caractères pour visiteurs malvoyants au musée des Pays de Seine-et-Marne, au musée Stéphane-Mallarmé et au jardin-musée Bourdelle
- livrets en Braille pour visiteurs malvoyants au musée Stéphane-Mallarmé, au jardin musée Bourdelle et au musée de Préhistoire d'Île-de-France.

HANDICAP AUDITIF

- visites guidées en langue des signes française au musée Stéphane Mallarmé, au musée des Pays de Seine-et-Marne et au musée de l'École de Barbizon.
- visioguide proposant une visite guidée en langue des signes française au musée Stéphane Mallarmé.
- équipement des cinq musées départementaux en boucles magnétiques et/ou en système de visite guidée à boucle inductive, pour les personnes non ou mal entendant appareillées

HANDICAP MOTEUR

- mise à disposition de fauteuil roulant et de fauteuil cane dans chaque musée

Attribution du label « tourisme et handicap » jugeant déterminante la motivation des personnels et les efforts en matière d'amélioration de l'accessibilité pour :

- le musée des Pays de Seine-et-Marne pour les handicaps mental, moteur et auditif ;
- le musée Stéphane Mallarmé pour le handicap auditif ;
- le jardin-musée Bourdelle pour les handicaps moteur, mental, visuel et auditif.

LES AUTRES MUSEES DEPARTEMENTAUX DE SEINE-ET-MARNE

Musée départemental de l'École de Barbizon

Au temps des peintres de la forêt de Fontainebleau

Le village de Barbizon a été le lieu historique de résidence des artistes venant travailler en forêt de Fontainebleau de 1830 à 1875. Le musée départemental de l'École de Barbizon est installé dans deux sites, l'auberge Ganne et la maison-atelier de Théodore Rousseau.

L'auberge Ganne : les salles d'exposition du rez-de-chaussée restituent l'atmosphère chaleureuse des « peint's à Ganne » grâce aux meubles et aux décors. À l'étage, trois chambres-dortoirs ont été laissées dans leur état d'origine, avec les murs recouverts de dessins et de pochades réalisés par les artistes à leur retour de forêt ou les jours de pluie. Dans les autres salles sont exposées les collections permanentes composées d'une centaine d'œuvres de maîtres du XIX^{ème}. Sont également présentées des œuvres de Théodore Rousseau, Jean-François Millet, Narcisse Diaz de la Peña, Constant Troyon et Rosa Bonheur. Audiovisuel (35 min) « Barbizon ou la redécouverte de la nature » : présentation poétique et musicale de la vie des peintres à Barbizon au XIX^{ème} siècle et évocation de l'ambiance qui régnait à l'auberge (1830-1875) avec « les peint's à Ganne ».

La maison-atelier de Théodore Rousseau : c'est le lieu dans lequel a vécu et travaillé le célèbre paysagiste, jusqu'à sa mort en 1867. Elle accueille aujourd'hui les expositions temporaires du musée.

Musée départemental de L'École de Barbizon

Auberge Ganne (collections permanentes) : 92 Grande Rue

Maison-atelier Théodore Rousseau (expositions temporaires) : 55 Grande Rue
77 630 Barbizon

Tél. : 01 60 66 22 27 - Fax : 01 60 66 22 96 - barbizon@cg77.fr

Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10h à 12h30 et de 14h à 17h30, et jusqu'à 18h en juillet et août.
Fermé les 1^{er} mai, 25 décembre et 1^{er} janvier.

Jardin-musée départemental Bourdelle

Jardin d'artiste, jardin de sculptures

De style Art déco, le jardin-musée Bourdelle, ouvert au public depuis juin 2005, accueille un ensemble de 57 sculptures en bronze, pour la plupart monumentales, retraçant l'évolution de l'œuvre d'Antoine Bourdelle (1861-1929). Parmi ces sculptures figurent ses créations les plus célèbres : *Héraklès archer*, *le Centaure mourant* ou la monumentale *statue équestre du Général Alvear*. Ces sculptures sont présentées à l'air libre, dans un splendide jardin de 7 000 m². Ce jardin a fait l'objet d'une restauration avant l'ouverture du site. Ces travaux, effectués selon les plans conçus par Françoise Phiquepal, architecte-paysagiste, ont permis de reproduire la création paysagère réalisée entre 1969 et 1985 par Michel Dufet, ami d'Antoine Bourdelle et époux de Rhodia, la fille de l'artiste. L'objectif de Michel Dufet, à travers ce travail original, était de magnifier l'art de Bourdelle et de créer dans ce jardin un contrepoint en plein air du musée Bourdelle de Paris, dont il fut l'un des soutiens actifs. De fait, la présentation des sculptures à l'air libre, dans ce cadre végétal jouant sur les couleurs et sur l'organisation de l'espace, permet d'apprécier dans toute sa vigueur l'art de Bourdelle. Les parterres fleuris bordés de buis ou de rosiers, les conifères en palissades ou en colonnes, les arbres fruitiers ou décoratifs, isolés ou en bosquets, offrent un cadre coloré aux œuvres du grand sculpteur français.

Jardin-musée départemental Bourdelle

1 rue Dufet-Bourdelle - Hameau du Coudray - 77620 Égreville

Tél.: 01 64 78 50 90 - Fax : 01 64 78 50 94 - bourdelle@cg77.fr

Ouvert du 2 mai au 31 octobre, tous les jours sauf les lundi et mardi, de 10h 30 à 13h et 14h à 18h.

[Le musée a le label « Tourisme et Handicap » pour les handicaps auditif, moteur, visuel et mental.](#)

Musée départemental Stéphane Mallarmé

Dans l'intimité du poète

Professeur d'anglais à Paris, le poète Stéphane Mallarmé découvre en 1874 cette ancienne auberge qui fait face à la Seine et à la forêt de Fontainebleau. Il la loue pour y séjourner régulièrement à la Toussaint, à Pâques et en été. Très attaché à ce lieu, il y réalise même d'importants travaux afin de s'y installer définitivement à sa retraite en 1893. Il y meurt le 9 septembre 1898.

Inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques en 1946, la maison reste la propriété des héritiers du poète jusqu'en 1985. Elle est alors achetée, avec son mobilier et sa bibliothèque, par le département de Seine-et-Marne. La bâtisse, entièrement rénovée par l'architecte Bruno Donzet, abrite aujourd'hui le musée. Le charme de cette maison de villégiature est restitué à travers les meubles, les objets familiers et la bibliothèque du poète et quelques œuvres de ses amis peintres et sculpteurs. Le beau jardin où Mallarmé aimait «faire la toilette des fleurs avant la sieste» a été également restauré par la paysagiste Florence Dollfus et contribue à l'agrément de ce lieu de mémoire.

Des expositions temporaires complètent l'évocation de l'univers de cet écrivain exceptionnel qui joua un rôle de premier plan dans la vie intellectuelle et artistique de son temps.

Musée départemental Stéphane Mallarmé

4 promenade Stéphane Mallarmé - 77870 Vulaines-sur-Seine

Tél.: 01 64 23 73 27 - Fax : 01 64 23 78 30 - mallarme@cg77.fr

Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10h à 12h30 et de 14h à 17h30, et jusqu'à 18h en juillet et août.

Fermé le 1^{er} mai et du 24 décembre au 1^{er} janvier.

[Le musée a le label « Tourisme et Handicap » pour le handicap auditif.](#)

Musée départemental des Pays de Seine-et-Marne

À la découverte d'un territoire, de son histoire et de son évolution

Situé dans le cadre campagnard de la vallée du Petit-Morin, le musée départemental des Pays de Seine-et-Marne présente les activités anciennes de la société rurale nord seine-et-marnaise : agriculture, fabrication du fromage de brie, vannerie, tissage de rubans, exploitation de la pierre meulière... Machines, outils et photographies retracent l'évolution sociale et technique de ce territoire autrefois grenier à blé de Paris et aujourd'hui campagne aux frontières des villes nouvelles.

Le musée rend par ailleurs hommage à l'écrivain Pierre Mac Orlan (1882-1970), auteur du roman *Le Quai des Brumes*, qui a vécu plus de quarante ans à Saint-Cyr-sur-Morin. La salle Mac Orlan offre, au contact des collections les plus précieuses et les plus significatives (manuscrits, dessins, photographies, livres illustrés, archives), les clés de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. En complément, la visite guidée de sa maison, traditionnelle briarde ouverte sur un jardin bordant le Morin, vous dévoilera le cadre intime et quotidien de l'écrivain. La visite permet notamment d'entendre sa voix et de percevoir sa présence, comme s'il venait de quitter sa maison...

Musée départemental des Pays de Seine-et-Marne

17, avenue de La Ferté-sous-Jouarre - 77750 Saint-Cyr-sur-Morin

Tél.: 01 60 24 46 00 - Fax : 01 60 24 46 14 - mppsm@cg77.fr

Ouvert tous les jours sauf le samedi, de 10h à 12h30 et de 14h à 17h30, et jusqu'à 18h en juillet et août.

Fermé le 1^{er} mai et du 24 décembre au 1^{er} janvier.

[Le musée a le label « Tourisme et Handicap » pour les handicaps auditif, moteur et mental.](#)

La maison de Pierre Mac Orlan est ouverte uniquement sur réservation chaque mardi de 10h à 12h30 et de 14h à 17h30 et le dernier dimanche du mois d'avril à septembre. Elle se visite exclusivement en compagnie d'un médiateur du musée départemental des Pays de Seine-et-Marne, par groupes de 30 personnes maximum.

La maison n'est pas accessible aux personnes en situation de handicap moteur. Accès possible au jardin et à la salle d'animation culturelle de la maison. Dépose-minute devant la maison.